

JE CHERCHE UN HOMME (SUITE DES ENTRETIENS DE PATRICE)

« Les citoyens qui se désintéressent de la chose publique sont déchus du droit de cité. » Cela devrait figurer en tête de nos lois.

Tu déraisonnes, dit Patrice ; ou peut-être fais-tu le narquois. Sommes-nous au temps de Lycurgue ou des douze Tables ? Tiens ce langage aux nomades, aux mercenaires, mais de grâce n'en répète rien aux principaux de ta bonne ville ; tu passerais pour un halluciné.

Dans la sérénité du matin, nous nous entretenions des affaires du Municipie.

- Tout est paisible à cette heure, observait Patrice, et la nature reconforte l'homme. Elle paraît lui dire : reprends conscience de ton être ; va, remplis ta quotidienne tâche ; aime l'abnégation, l'effort et le travail. Mais ce sont là des enseignements à quoi l'homme de la ville est inattentif. C'est l'honneur du paysan, ces fortes joies.
- Tu rêves de l'âge d'or, dis-je à Patrice. Sors-tu d'une lecture des Eglogues ou des Bucoliques ?
- Que non ! Je sais le mal profond que donnent les chimères. Je combats l'égoïsme ; c'est tout. Mesure de combien ce pays grandirait si chacun de ses fils comprenait qu'il doit quelque chose à la collectivité.
-

Mais tu ne vois qu'indifférence. La ville silencieuse sera tout à l'heure bruyante, agitée, quasi démente. Cent mille êtres « raisonnables », cent mille « roseaux pensants » vont s'y ruer cherchant le lucre, âpres au gain, cupides et serviles, oubliant Dieu, la Patrie, le Devoir, et qui se diront que la cité peut périr plutôt que de leur coûter une minute de leur temps ou bien quelques deniers.